

Conception du sujet et intervention clinique en sociologie

Table ronde du 9 avril 2015

Pour une sociologie clinique d'intervention

Animation : Christiane Girard (Université de Brasilia, Brésil)

Pierre Roche, Céreq, Marseille

La sociologie clinique est une sociologie de l'intervention qui a pris le parti d'incorporer la dimension du sujet non seulement dans son objet mais aussi dans sa méthode et sa visée. Ceux qui s'en réclament présupposent qu'il y a (ou qu'il peut y avoir) du sujet. Le chercheur-intervenant tente de se positionner en tant que sujet et d'interpeller l'autre (l'acteur) en tant que sujet dans le champ même de la production des savoirs. Enfin, il n'a d'autre visée que celle d'étayer les processus de subjectivation.

Il me semble que nous sommes tous à peu près d'accord pour dire les choses de cette façon-là. Mais qu'est-ce que le sujet ? Là, par contre, il y a peut-être un peu plus de place pour un débat et des différences d'appréciation, voire des divergences de fond. Et on peut considérer tout simplement que la réponse apportée ouvre à chaque fois une manière bien particulière, bien singulière de faire vivre la sociologie clinique.

Dans tous les cas, on ne peut pas sérieusement répondre à une telle question sans s'engager dans une réflexion proprement philosophique ou avoir à l'esprit, pour le moins, son arrière-plan et ses principaux enjeux philosophiques. Certains jugeront peut-être qu'il y a là une tâche dont un sociologue *pourrait* se passer parce qu'elle

serait secondaire, voire *devrait* se passer parce qu'il n'aurait pas compétence et légitimité pour la mener à bien. Pour ma part, je pense qu'une telle tâche :

- fait partie intégrante de tout projet scientifique d'explicitation épistémologique et méthodologique, qu'elle est non seulement utile mais indispensable dans la mesure où, précisément, les prises de position philosophiques, qu'elles soient assumées ou pas, conscientes ou pas, se répercutent immédiatement sur les modes d'intervention dans leurs aspects les plus concrets. Elles ont des implications fortes dans l'ordre de la pratique.
- s'impose tout particulièrement chez les sociologues qui se réclament de la clinique, notamment parce que ces derniers maintiennent souvent un rapport de proximité avec la psychanalyse. J'ai le sentiment que le risque de confusion avec les notions les plus couramment mobilisées dans les approches qui s'en réclament est grand. Je pense aux notions du moi, du soi, du « Je », du self (Winnicott, 1970), de l'individu, de l'identité, de l'identification, de la persona (Jung, [1933]-1986)...

Ce qu'advenir en tant que sujet veut dire...

Alors, quelles sont mes prises de position ? Prenant le risque d'une simplification quelque abusive, j'en retiendrai ici seulement deux...

La première prise de position consiste à affirmer qu'on doit *énoncer le sujet en deux temps*. Il nous faut d'abord nier un sujet qui serait de l'ordre d'une substance et en quelque sorte donné, premier, autonome, transparent à lui-même, doué du libre arbitre, au principe de ses représentations et actions. En fait, nier le sujet de la philosophie de la conscience... Si Freud n'était pas intéressé par cette notion de sujet - il n'a utilisé que rarement le mot -, c'est peut-être parce que ce sujet-là avait alors le vent en poupe et bouchait quelque peu l'horizon. Il n'y a donc de sujet qu'assujetti, assigné à une place ; mis sous ou soumis, en état de sujétion comme l'indique l'étymologie (subjectus). Et il nous conduire des recherches sociologiques

afin de dégager les processus sociaux qui, précisément, participent de cet assujettissement.

Mais si le sujet *n'est pas*, il *peut* parfois *advenir* à la faveur de ce qui fait événement. Il advient ailleurs que là où l'on croit pouvoir le trouver et où on l'attend ; en excès sur ce qu'on dit qu'il est (Badiou, 1982). Il advient au terme d'un déplacement puisqu'il quitte les places assignées pour d'autres places. Il y a là une façon de formuler son existence quelque peu différente de celle qui a pu être soutenue dans la psychanalyse. Quand Freud dit : « C'est là même où était le ça que (Je) doit advenir » ([1933]-1984), il présuppose que la transformation se réalise sur place. Mais il n'y a pas forcément contradiction entre les deux propositions. Ce qui se déplace dans un certain ordre (subjectif et social) fait peut-être du sur-place dans un autre ordre (intrapsychique)

Dire le sujet ainsi nous rapproche sans doute beaucoup de ceux qui ont été les critiques les plus virulents de sa version psychologique et classique, quitte parfois à flirter avec le structuralisme. Comment ne pas évoquer ici Michel Foucault (1982). Et cela nous permet aussi de comprendre pourquoi ce terme a pu drainer, au cours de son histoire, des sens opposés. Des sens du côté de l'assujettissement : être sujet, c'est être soumis à un prince dans la monarchie ou non-citoyen dans un pays colonisé ou encore un cobaye dans le champ de l'expérimentation médicale... Mais aussi des sens aussi situés du côté de la subjectivation : être sujet rime, au contraire, avec liberté, autonomie, volonté dans la logique, la psychologie ou encore la philosophie de la conscience. Ne faut-il pas comprendre alors que ce par quoi (ce à quoi) un individu est assujéti est précisément ce par quoi il peut trouver son advenir-sujet ?

La deuxième prise de position consiste à *considérer qu'il n'y a d'assujettissement et de subjectivation que dans et par les affects*. Il y a bien des façons de penser l'assujettissement et la subjectivation, de pointer ce par quoi un sujet est assujéti ou peut se subjectiver. Lacan, par exemple, privilégie le signifiant, les représentations imaginaires (Lacan, 1971). Sur cette question, comme sur d'autres d'ailleurs, je me suis tourné vers Spinoza parce que cet auteur a été peut-être le premier à comprendre la dimension proprement politique des affects ou plutôt des dynamiques affectives.¹ Cela, en saisissant leurs effets assujettissants ou leur portée

¹ On citera ici L'Éthique qui constitue sans nul doute son ouvrage majeur pour son ontologie politique mais aussi Le Traité Théologico-politique et Le Traité de l'autorité politique pour leur contenu

subjectivante ; leur capacité à provoquer la séparation des hommes d'avec leur puissance d'agir ou, au contraire, leur réappropriation de celle-ci.

Pour Spinoza, et en caricaturant un peu sa position en raison du manque de temps, nous sommes assujettis lorsque nous sommes remplis d'affects tristes. Par exemple, sujet d'un souverain parce que remplis de crainte et de respect pour celui-ci ; parce que nous craignons d'être punis mais aussi parce que nous espérons être récompensés. Nous sommes assujettis aussi parce que les affects nés des circonstances l'emportent généralement sur les affects nés de la raison. Parce que nous sommes pareils, pour faire image, aux « vagues de la mer mues par des vents contraires » pour reprendre Spinoza lui-même ([1677]-1977, III, 59, scolie, p.363) ou encore à « la paille dans l'orage » pour reprendre Gustav Meyrink (2003). Il y a là quelque chose qui fait condition pour tout être humain et qui constitue sa normalité, sa banalité.

Pour cet auteur, nous sommes un peu moins assujettis lorsque nous desserrons l'emprise de ces affects tristes et nous nous mettons sur la voie de la libération lorsque nous les transformons peu à peu en affects joyeux ; lorsque, par exemple, nous transformons la crainte ou la culpabilité d'abord en colère et indignation puis en fierté et enthousiasme. Un peu moins assujettis aussi lorsque les affects de la raison sont à même de livrer des batailles contre les affects nés des circonstances... et d'en gagner quelques-unes !

Cette façon d'entrer dans les plis et les replis de la subjectivation en prenant en compte le rôle décisif de la dynamique affective dans son advenue nous préserve aussi d'une dérive que l'on pourrait qualifier de quasi mystique, sans trop forcer le trait. Bref, si le sujet advient, de temps en temps, bien sûr trop peu souvent à notre goût, c'est en raison d'un travail spécifique des affects qui a pu parfois s'opérer longtemps souterrainement², en raison d'un toujours déjà la de la résistance et non par pur miracle. Bref, on l'aura compris, si le sujet n'est pas une substance compacte

anthropologique. On n'oubliera pas enfin le Traité de la réforme de l'entendement pour sa théorie de la connaissance sur laquelle nous nous appuyons pour l'élaboration de notre méthode. Mais aurions-nous été à même de mesurer à sa juste valeur toute la portée de son œuvre pour notre démarche elle-même sans bénéficier de la réflexion conduite par Alexandre Matheron sur celle-ci dès les années 60 (Matheron, [1969]-1988) ? Nous en doutons fortement car tous les auteurs dont les lectures de Spinoza nous paraissent actuellement les plus stimulantes (Pierre François Moreau, Laurent Bove, Gilles Deleuze, Toni Negri, André Tosel, Chantal Jaquet, Pascal Séverac...) s'inscrivent, au-delà de la très grande diversité de leurs positions et thèses, dans le sillon tracé par ce dernier.

² La persévérance dans l'être est d'abord acceptation d'être assujetti (car il est préférable d'être quel que soit la manière d'être plutôt que de ne pas être du tout) puis résistance lorsqu'un obstacle se présente sur son trajet. Résistance réactive qui peut devenir active, créatrice...

de part en part, se portant elle-même, se soutenant par elle-même, il n'est pas non plus pure évanescence, de l'ordre de l'apparition fugitive ; il n'a pas une consistance purement fantomatique et n'est donc pas appelé à s'évanouir aussitôt entraperçu.

... et implique dans la façon de faire vivre la sociologie clinique

C'est donc cette réponse-là, très brièvement formulée ici au travers de deux prises de position philosophiques, que j'ai apportée à la question : « qu'est-ce que le sujet ? » Une réponse qui ne peut que conditionner ma méthode et tout son dispositif technico-relationnel. Une réponse qui suscite d'autres questions, cette fois dans l'ordre de la méthodologie et, plus largement, de la pratique. Comment puis-je, en effet, au travers de mes choix méthodologiques, favoriser une transmutation affective subjectivante, une augmentation, voire une réappropriation de la puissance d'agir ? Comment ma pratique ou plutôt mon activité poïético-praxique pourrait-elle contribuer, fût-ce bien modestement, à réaliser une telle visée ?

J'accorde bien sûr ici un certain rôle aux savoirs. Si ce n'était pas le cas, je ne serais pas sociologue. Mais je ne pense pas cependant qu'il suffirait de porter à la connaissance des acteurs les savoirs qui seraient acquis grâce aux recherches sociologiques. Cela, contrairement à Pierre Bourdieu même si ce dernier soutient une telle position non sans prudence et beaucoup de nuance (1993, p.944). Je pense plutôt que c'est leur régime de production qui, ici, importe ; qu'il faut les produire avec les acteurs eux-mêmes et d'une façon qui, précisément, ne fasse pas fi de la dimension affective. C'est le fait que les salariés contribuent activement à cette production pour pouvoir surmonter des difficultés liées à leur pratique professionnelle ; ressentent la fierté légitime de dire ce qu'ils ne peuvent pas dire jusqu'alors, en passant outre leurs défenses, en surmontant bien d'appréhensions, voire de peurs ; éprouvent le plaisir d'arracher ce savoir à une forme de méconnaissance qui était pourtant structurante pour leur pratique ; fassent l'expérience de la puissance de l'être-ensemble dans le domaine de la pensée et éprouvent la joie de pouvoir ainsi avancer collectivement dans la compréhension des phénomènes.

C'est précisément parce que ce savoir-là, dans sa construction, a été investi et porté par des affects qu'il peut, lui aussi, avoir un impact sur la dynamique affective et favoriser l'augmentation, voire la réappropriation de la puissance d'agir. Sur ce

point, je rejoins Jean Paul Sartre qui déclarait alors non sans quelques accents spinozistes : « Ce ne sont pas les idées qui changent les hommes, il ne suffit pas de connaître une passion par sa cause pour la supprimer, il faut la vivre, y opposer d'autres passions, la combattre avec ténacité, bref *se travailler*. (Mis en italique par l'auteur » ([1957]-1980, p.20.) Bien sûr, tout le dispositif technico-relationnel propre à cette pratique (principes de la répétitivité et du retour, règles du volontariat et de ne rien sortir du groupe sans l'autorisation de tous, inscription dans la longue durée, écoute active de la part du chercheur-intervenant, engagement des acteurs dans le travail d'écriture) est mis au service de cela, est conçu pour cela ; en fait, invite, incite les participants à *se travailler*, pour reprendre ce terme sartrien...Je ne peux malheureusement pas ici aller plus dans le détail faute de temps...

Que la compréhension requiert l'épreuve, les hommes le savent depuis fort longtemps. Eschyle, par exemple, ne dit pas autre chose dans son Agamemnon. Pour lui, cette exigence est même une loi que Zeus leur aurait donnée afin qu'ils puissent prendre les voies de la sagesse (Eschyle, 2005). Mais ne nous empressons pas de situer cette épreuve du côté de la seule souffrance, de la seule douleur, du seul malheur. La connaissance n'est pas toujours acquise à nos dépens comme on peut l'entendre ici où là. Elle peut l'être aussi dans toute expérience permettant de « bonnes » rencontres, là où les affectations réciproques sont positives, là où la joie l'emporte sur les passions tristes.

BIBLIOGRAPHIE

BADIOU, A. 1982. *Théorie du sujet*, Paris, Seuil.

BOURDIEU, P. 1993. *La misère du monde*, Paris, Seuil.

ESCHYLE. 2005. *Agamemnon*, Paris, Bayard Centurion.

FOUCAULT, M. 1982. *L'Herméneutique du sujet*, Paris, Gallimard, Le Seuil.

FREUD, S. (1933)-1984. *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard.

- JUNG, C.G. (1933)-1986. *Dialectique du moi et de l'inconscient*, Gallimard, coll. «Folio essais ».
- LACAN, J. (1960)-1971. « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Ecrits II.*, Paris, Seuil, p. 149-191.
- LAZZERI, C. 1999. *Spinoza : puissance et impuissance de la raison*, Paris, PUF, Débats.
- MATHERON, A. (1969)-1988. *Individu et communauté chez Spinoza*, Paris, Éd. de Minuit.
- MEYRINK, G. 2003. *Golem*, Paris, Flammarion, GF.
- SARTRE, J.P. (1957)-1980. *Questions de méthode*, Paris, Idées/Gallimard.
- SPINOZA B. (1677)-1977. *Ethique*, notice et notes par C. Appuhn, Paris, Vrin, Librairie philosophique.
- WINNICOTT, D.W. 1970. « Distorsion du Moi en fonction du vrai et du faux Self », dans *Processus de maturation chez l'enfant*, Payot, p.115-131.